

## LA POLY CULTURE A SABLIERES

Par Josselyn Prat

De la polyculture vivrière traditionnelle les paysans sabliérois tiraient, où s'efforçaient de tirer, toutes leurs subsistances. Mais la recherche des subsistances ne suffisait pas à la vie rurale. Elle devait être complétée par une recherche de numéraire, non moins primordiale car, comme l'écrit M. Pierre Bozon, « le besoin de numéraire avait pour le paysan presque autant d'intérêt que celui du pain ». Les paysans sabliérois ne faisaient certes pas de grandes dépenses, mais il leur fallait tout de même disposer d'un minimum d'argent pour se procurer les choses indispensables au ménage et au travail, et qu'ils ne pouvaient pas produire eux-mêmes : sel, ustensiles, habits, objets de fer, outils, pour acheter chaque année leur porc, pour payer les impôts et pour acquérir un peu de terre ; ils avaient essentiellement trois moyens d'obtenir ce numéraire vital :

- la vente des excédents de leur polyculture
- la sériciculture
- l'émigration saisonnière

Nous allons étudier successivement ces trois moyens.

### LES ECHANGES RURAUX DE SABLIERES

La commercialisation des excédents de la polyculture était à la base des échanges ruraux.

#### 1/PRODUITS COMMERCIALISES

Les principaux produits commercialisés étaient ceux tirés de l'élevage, le vin et les châtaignes.

L'élevage caprin et surtout l'élevage ovin constituaient une importante source d'argent : moutons, brebis, chevreaux et même chèvres, se vendaient bien ; la laine , avant tout réservée à l'usage familial, et les tommes et les fromages, destinés à la nourriture familiale, n'étaient que rarement vendus.

Certains paysans engraisaient chaque année un porc, en plus de celui qu'ils élevaient pour s'approvisionner en charcuterie, qu'ils allaient vendre aux foires.

L'excédent de la récolte vinicole était échangé généralement contre du seigle qu'apportaient les muletiers descendus des communes montagnardes proches : Loubaresse, Montselgues, Saint-Etienne-de-Lugdarès et même parfois du Haut-Vivarais et du Velay ; ce troc était très anciennement pratiqué.

Les châtaignes, récolte principale de Sablières, faisaient évidemment l'objet d'un commerce, mais les paysans en consommaient beaucoup et en donnaient aussi de grandes quantités à leurs animaux. Le rôle alimentaire primordial de la châtaigne réduisait d'autant son importance commerciale. De plus, ses prix de vente n'atteignirent jamais des taux très élevés. On ne bâtissait pas de fortune sur les châtaignes, d'autant plus que les qualités supérieures n'étaient pas très abondantes à Sablières.

L'éloignement des marchés et les difficultés à surmonter pour y accéder, obligeaient les paysans sabliérois à vendre leurs châtaignes séchées. Seules, les « prémérenches » (premières) étaient vendues le plus souvent fraîches.

Les autres produits occasionnellement commercialisés étaient le miel, les noix et quelques autres fruits. A Sablières, les bois de pins et de chênes verts et blancs, étouffés par la châtaigneraie, ne procurèrent pas de gros bénéfices. On les vendait, du reste, rarement. Au

début du XX<sup>e</sup> siècle, des coupes nombreuses furent effectuées dans la châtaigneraie sabliéroise pour le compte des usines d'extraits tanniques de Joyeuse et Lalevade.

## 2/ LA COMMERCIALISATION

### a)Le trafic muletier

Du Moyen Age jusqu'à l'établissement de routes carrossables et de voies ferrées, le trafic muletier eut, dans le Vivarais, une grande importance commerciale et économique. Il la conservera jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De « vrais trains muletiers » parcouraient les chemins du Vivarais, pavés de larges dalles. Ils suivaient souvent les chemins de crête qui conduisaient, la plupart d'entre eux, à la ville du Puy.

L'un des principaux chemins muletiers menant au Puy passait juste au dessus de Sablières, près de son hameau le plus élevé et alors le plus peuplé : Le Mas.

Ce chemin n'était autre que l'ancienne voie romaine joignant Joyeuse à Pradelles. Le trafic muletier y fut de tout temps considérable. Les deux célèbres auberges de « la croix de fer » et « Peyres », proches de l'embranchement vers Le Mas et vers sablières, connurent toujours une grande affluence.

Devant celle de « Peyres », la plus renommée et qui doit probablement son nom à l'emplacement d'une borne milliaire, se trouvaient parfois jusqu'à 300 mulets.

A propos de cette auberge, le Docteur Francus écrivit en 1875 : «c'est une excellente auberge où, non seulement l'on dîne convenablement, mais où les lits sont propres, ce qui n'est guère l'habitude dans les auberges de montagne ».

Ces caravanes transportaient toutes sortes de produits : céréales, surtout du seigle, fruits, vin, bois, sel, beurre, planches, fromages et même des lauriers pour la fête des Rameaux, par le chemin dallé qui raccordait Sablières à cette voie muletière, les muletiers pouvaient aisément se rendre dans cette commune et, par d'autres chemins communaux, dans tous ses hameaux. Sablières avait principalement des relations commerciales avec les muletiers de Saint-Laurent-Les-Bains, Saint-Etienne-De-Lugdarès, Montselgues et Loubaresse. Dans ces communes de montagne, chaque paysan possédait au moins un mulet. Nombreux étaient ceux qui en possédaient plusieurs ; ils apportaient du seigle à Sablières et en rapportaient des châtaignes et du vin. Comme nous l'avons déjà dit, ces produits étaient le plus souvent troqués ; le vin était transporté dans de petites barriques allongées et légèrement aplaties, contenant environ 50 litres, ainsi que dans des outres de cuir ou « boutes ».

Le passage et l'arrêt des muletiers dans un village y provoquaient une grande animation et ne manquaient pas de charme. A leur sujet, A.Mazon écrit dans son ouvrage « Les muletiers du Vivarais et du Velay » : « caravanes pittoresques et voyages hauts en couleur, hasards de la route, arrivée tumultueuse dans les villages, transactions bruyantes, départs animés de cris et de coups de fouet ».

### b)Les foires

Les foires tenaient une place primordiale dans la vie de relations du Vivarais. Chaque commune en avait au moins trois. Elles se déroulaient à des dates précises. Plusieurs étaient immémoriales. De nombreuses furent créées après le XVème siècle. D'autres encore le furent après la révolution par suite de l'accroissement de la population et du développement de la vie commerciale dû à l'ouverture progressive de l'ancienne économie autarcique.

Les foires vivaroises connurent leur apogée à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ; elles présentaient des aspects variés mais elles étaient avant tout liées à l'élevage et établies pour la commercialisation du bétail. C'est pourquoi celles de printemps, époque de la mise à l'herbe des troupeaux, et celles d'automne, terme de l'engraissement, étaient les plus importantes.

Toutes les foires vivaroises n'avaient évidemment pas le même rayonnement. A côté des grandes foires à caractère régional et même interrégional, il y avait quantité de petites foires dont le rayonnement se limitait aux communes voisines du lieu où elles se tenaient. C'était le cas pour celles de Sablières. Elles avaient lieu le lundi de Pâques, le lundi suivant le 14 septembre et le premier lundi de décembre ; on y négociait surtout du petit bétail et quelques porcs. Sablières était trop éloigné des centres régionaux et aussi trop difficile d'accès pour que ses foires connussent un grand rayonnement et donc un grand développement.

Les sabliérois ne manquaient pas de se rendre, à pied, aux foires des communes proches de la leur (Saint-Mélany, Dompnac, Montselgues) mais aussi à celles de communes plus éloignées : Joyeuse, Les Vans, Loubaresse. Les trois premières n'avaient pas des foires très importantes, sauf Saint-Mélany qui, le 8 avril, voyait affluer beaucoup de paysans et de marchands de bétail à sa foire aux ovins ; par contre, les foires des Vans de Joyeuse et de Loubaresse se plaçaient parmi les plus importantes du Vivarais.

Les paysans sabliérois fréquentaient surtout les deux dernières communes. Pour aller à Joyeuse, le chef-lieu de canton, il leur fallait parcourir une quinzaine de kilomètres de chemins et de sentiers raides et souvent pierreux. Cette marche était pénible, d'autant plus que les paysans étaient chargés des produits qu'ils comptaient vendre à la foire. Ces produits, châtaignes, miel, fromages, fruits, pouvaient se porter dans des sacs ou des paniers mais, quand il s'agissait d'aller vendre un porc gras, c'était plus compliqué ; il n'était évidemment pas question de le faire marcher comme on faisait pour les ovins et les caprins ; alors, on attachait le porc sur une échelle que portaient quatre hommes.

Joyeuse avait onze foires au cours de l'année, ainsi réparties : 25 janvier, mercredi des cendres, 25 mars, 25 avril, 15 mai, 20 juin, premier mercredi d'août, 5 septembre, 18 octobre, 25 novembre et 23 décembre. Celles du 25 novembre (Per Santo Catorino) et du 20 juin étaient célèbres. Les foires de Joyeuse étaient surtout animées par la vente des bovins et des porcs (porcs gras et porcelets).

Pour les paysans sabliérois, les foires de Loubaresse étaient celles qui présentaient le plus d'intérêt. Ils étaient nombreux à se rendre à chacune d'elles. Ils y apportaient les mêmes produits qu'aux foires de Joyeuse mais ils allaient à Loubaresse principalement pour y vendre leurs agneaux, leurs brebis et leurs moutons. La majeure partie de la production ovine et même caprine de Sablières se vendait à ces foires. Il faut dire que les relations entre Sablières et Loubaresse étaient facilitées par l'existence d'un chemin large, les charrettes pouvaient y passer, et très praticable malgré son ancienneté. De plus Loubaresse était beaucoup plus proche de Sablières que Joyeuse. L'importance et la renommée de ses foires expliquaient l'intérêt que leur portaient les paysans sabliérois et aussi celui qu'ils y trouvaient ; et Loubaresse ne comptait pourtant que 200 habitants à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Mais sa situation, au croisement des routes très anciennes de Largentière, Joyeuse, Les Vans, et des chemins montagnards conduisant à Langogne, Pradelles et vers le Gévaudan et le Velay, lui valut d'avoir, de temps immémorial, d'importantes réunions paysannes.

Ces réunions, comme l'écrit M.Pierre Bozon dans sa thèse « la vie rurale en Vivarais », « mettaient en contact les paysans de la zone des pâturages et des bois et ceux de la zone des châtaigniers, de la vigne et des arbres à fruits. Loubaresse, située en pays d'élevage bovin, se trouvait proche des contacts favorables aux transactions ». Et, dans son ouvrage « Voyage autour de Valgorge », écrit à la fin du XIXème siècle, le Dr Francus écrivait à propos des foires de Loubaresse ; « Elles sont le trait d'union entre le Vivarais et l'Auvergne, l'un des rendez-vous où se rencontrent le plus fréquemment le Padgel et le Rayol ».

Padgel et Rayol étaient les surnoms, nettement teintés d'ironie et de dérision, que se donnaient réciproquement les paysans de la montagne et ceux de la plaine. Les premiers étaient les Padgels et les seconds étaient les Rayols. Les habitants de Sablières, commune semi-montagnarde, étaient encore considérés comme des Rayols.

A Loubaresse se tenaient, au total, neuf foires : le 1<sup>er</sup>, 15 et 28 mai ; le 25 juin ; le 18 août ; le 24 septembre ; le 8 et 22 octobre ; le 7 novembre. Celles du mois de mai étaient les plus importantes. Les paysans cévenols y vendaient leurs moutons hivernés. D'autres s'y « encabalaient » pour l'été, c'est à dire qu'ils achetaient du bétail ou « cabal ». Ces foires du printemps étaient aussi des foires aux porcelets. Les réunions de septembre et d'octobre présentaient de même une grande importance. Les padgels vendaient alors une bonne partie de leurs troupeaux. Les Rayols achetaient des ovins pour les faire hiverner dans le bas pays. Les bouchers y venaient nombreux. De 200 habitants, Loubaresse passait, en ces jours

de foire, à plus d'un millier. On y comptait plus de 2000 ovins, environ 300 bovins et plusieurs veaux et chèvres.

Les foires de Loubaresse n'étaient pas seulement des foires à bétail. On y trouvait bien d'autres produits apportés par les marchands ambulants : étoffes, chaussures, coutellerie, ustensiles de cuisine, vêtements...etc... Les Rayols y apportaient des fruits et des fromages de chèvre ; les Padgels du beurre et les produits de leur industrie familiale : cornues, paniers et râteaux.

Toutes les transactions portant sur le bétail se terminaient par la traditionnelle « pache ». Elle consistait à frapper fortement de la main droite dans celle du partenaire pour montrer qu'on était d'accord avec lui sur le prix. La « pache » était inévitablement suivie d'un passage à l'auberge. Les foires de Loubaresse ne se passaient pas sans beuverie et sans quelques rixes. Padgels et Rayols en venaient souvent aux mains. Certains d'entre eux allaient même à ces foires pour se quereller et pour prendre leur revanche des défaites qu'on leur avait infligées lors des foires précédentes. Les foires de Loubaresse procuraient aussi aux paysans, l'occasion de faire un bon repas, en se rendant à l'une des quatorze auberges de la commune, qui débitaient chacune un veau pour régaler leurs nombreux clients.

### c) les marchés

Les marchés, contrairement aux foires, ne se tenaient que dans les plus importantes communes du Vivarais. Ils jouaient autant que les foires, sinon plus, un grand rôle dans la vie de relation ; M.Pierre Bozon suppose qu'ils doivent être plus anciens qu'elles. Ils étaient

le plus souvent hebdomadaires et leur jour était fixe. Leur rayonnement se limitait au bourg où se tenait le marché et aux communes dépendant de ce bourg. Les paysans sabliérois se rendaient au marché de Joyeuse, le chef-lieu de canton et à ceux des Vans. Ils étaient les plus proches.

A ces marchés, les transactions portant sur le bétail étaient peu nombreuses sauf celles portant sur les porcs et les porcelets et parfois sur les veaux. Les produits qui s'y vendaient étaient surtout des produits fermiers et ceux dus à l'industrie familiale paysanne : beurre, tommes, fromages, œufs, fruits, filasse de chanvre, toiles ouvrées, sacs de grain, paniers, râteaux, etc...

En plus de ces produits, les marchés de Joyeuse étaient, à la fin de la saison séricicole, bien fournis en soie et en cocons, qu'apportaient tous les sériciculteurs des environs.

En 1840, les marchés de Joyeuse étaient les plus importants du Vivarais pour la vente en détail de la soie. Ceux des Vans étaient, aussi, considérables pour la vente de ce produit, mais aux Vans, les marchés les plus importants étaient ceux de l'automne. Durant toute cette saison, des tonnes de châtaignes affluaient sur ces marchés. Dès la mi-septembre, s'y vendaient les premières châtaignes. Elles étaient apportées sur des bêtes de bât. Le marché de Joyeuse avait lieu tous les mercredis et celui des Vans tous les samedis. Les paysans qui s'y rendaient pour vendre quelques-uns de leurs produits profitaient du déplacement pour faire des emplettes chez les marchands du bourg et chez les marchands ambulants.

Ainsi que l'écrit M.Pierre Bozon dans « la vie rurale en Vivarais », « le trafic muletier, les foires et les marchés soulignent l'intensité de la vie rurale, l'animation des échanges chez

une population qui essayait pourtant de se suffire ». Les foires surtout, jouaient un grand rôle dans la vie des paysans habitant des villages éloignés des centres. C'était le cas pour les paysans sabliérois. Ils devaient effectuer de longues marches pour aller aux foires mais ils avaient l'habitude de marcher. « La dépense d'énergie, particulièrement élevée pour le voyageur de passage, peut-on lire justement dans l'ouvrage de M.Jules Blache, « L'homme et la montagne », semble ne rien coûter au montagnard, qui suit la route la plus droite sans se soucier des dénivellations, comme s'il voyageait dans une plaine ». Il est vrai que le plaisir de se rendre à la foire parvenait à atténuer et même à faire oublier la fatigue.

Les foires étaient un facteur de civilisation et d'unité. Elles ne permettaient pas seulement aux paysans de vendre des produits et d'en acheter, mais aussi de sortir de son village isolé, de se distraire un peu, de rencontrer des paysans venus d'autres régions, des marchands et des maquignons, de consulter un docteur ou un notaire, de connaître les cours et de se louer parfois comme domestiques dans le bas-pays (surtout lors des foires de printemps et d'automne). Les transactions toujours serrées développaient la ruse, l'intelligence et la psychologie. Comme l'a dit M.E.Reynier, dans son livre « Le Pays du Vivarais », « les foires étaient la vie sociale et sociable des ruraux ».